

JACQUELINE RANCEY

3^{ème} Classe

roman

nrf

GALLIMARD

3^{ème} CLASSE



JACQUELINE RANCEY

3^{ème} Classe

roman

nrf

GALLIMARD

8^e édition

Il a été tiré de cet ouvrage quatorze exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont dix exemplaires numérotés de I à X, et quatre exemplaires hors commerce marqués de a à d.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1945.*

PREMIÈRE PARTIE



— Saleté de porte !

Antoine grogna, puis recommença. Serrant rageusement la poignée froide et un peu visqueuse de la porte du compartiment, il tira, d'un geste brutal. Mais la porte était coincée. Et les gens, dans le couloir, se pressaient, le pressaient. Il dut renoncer.

Ce geste manqué laissait pourtant en lui quelque chose d'inachevé. Comme il gagnait gauchement la place vide, il éprouva le besoin d'expliquer :

— Elle ne ferme pas, je crois.

Mais personne ne lui répondit. Des jambes s'écartèrent, des voix se turent. Dans l'existence hostile du compartiment, il se fraya son chemin d'intrus.

Il commença par jeter dans le filet la masse trop lourde de son sac à dos, aux formes encombrantes. Il le cala avec une sorte de rancune. Sans qu'il sût bien pourquoi, cet attirail devenait pour lui un symbole de défaite. Défaite de français, brisé par les misères que le voyage révèle — défaite d'individu, mal entraîné aux efforts physiques — défaite en tous cas, à la saveur amère.

Sans ouvrir son pardessus, il se tassa sur la banquette. Il avait une place, malgré tout. Il regarda vers le couloir : les gens s'y pressaient toujours, dans un sens, dans l'autre, trop chargés, les traits tirés, s'interpellant parfois, luttant pour se caser, mais dociles, si dociles... Antoine détourna les

yeux ; et toute sa colère revint, se reportant sur sa belle-sœur Elizabeth : jamais il ne lui pardonnerait de l'avoir appelé, de l'avoir obligé à faire ce voyage, dans ces conditions. Car ce voyage serait inutile, il en était sûr. Elle le faisait venir pour lui demander d'intervenir, et, une fois là, il la trouverait bien décidée, butée, comme toujours. Il savait d'avance comment les choses se passeraient.

Sa certitude même le ranima. Il se releva, s'installa mieux, et, avec une brusque autorité, examina ses voisins.

Personne ne disait rien, personne ne bougeait ; les regards vides paraissaient attendre la fin de quelque pause abêtie et douloureuse. Pourtant, à quelque chose, on reconnaissait ceux qui formaient groupe. Ils paraissaient peut-être plus misérables encore. Les solitaires, comme sa voisine, ou le garçon tout au fond à droite, gardaient tout au moins sur eux un certain mystère et un air d'aventure, qui leur restituait comme une autonomie. Ils avaient une vie. Pour les quatre d'en face, rien de pareil. Ils étaient là, les deux vieux du côté de la porte, les deux femmes du côté de la fenêtre, ils s'étaient dociles comme ceux du couloir, mais d'une plus grave docilité, dont ils n'avaient même pas conscience, une docilité de corps qui tombe... Déjà Antoine la sentait, contagieuse, s'emparer tout doucement de ses membres.

Si au moins Elizabeth lui avait dit clairement ce dont il s'agissait, il aurait pu juger de ce qu'il allait lui dire. Mais peut-être aussi ne l'avait-elle pas pu. Elle parlait de décision grave, et en somme Michel avait plus de dix-sept ans : bien des décisions graves pouvaient être envisagées, en effet, dont la

censure interdisait de préciser la nature... Malgré tout, si elle avait été un peu intelligente, elle se serait fait comprendre. Elle n'était pas intelligente, Elizabeth, elle ne l'avait jamais été.

Le train était reparti, à présent. Antoine tournait la tête vers la fenêtre, inconsciemment déçu de n'y pas voir plus clair. La lumière de l'espace reconquis venait buter aux vitres bleuies, soulignant l'obstacle aux larges traînées, l'interdiction. Le train roulait, cahotant sa misère, bien séparé du reste, objet précaire et pauvre parmi les choses stables.

Antoine soupira, songeant aux voyages d'autrefois, quand dans la petite voiture allègre il descendait voir son frère à Aix-en-Provence. De Chambéry à Aix-en-Provence, c'était une longue randonnée, mais qu'il faisait la joie au cœur. Il était jeune, alors. C'est à la mort de Denis que tout avait changé...

De nouveau le regard cherche la campagne lointaine, et se perd, éparpillant les pensées trop connues dans l'horizon indifférent. Pendant une minute, Antoine n'est plus dans ce compartiment de troisième classe, qui roule de Grenoble à Marseille, en ces temps d'armistice. Il fuit, il laisse fuir quelque chose de lui-même. Puis le mouvement même le reprend. La vie du compartiment s'éveille. Le vieux couple de paysans, en face de lui, déballe ses provisions.

Curiosité flexible du présent : Antoine regarde les victuailles qui sortent du panier d'osier ; — victuailles inexplicables, illégales, offensantes : un grand pain, dans lequel l'homme taille sans compter, une viande cuite, des œufs, des papiers gras. Antoine s'étonne à peine ; il remarque ; il sourit.

Il sait que dans cette France à court de vivres, les voyageurs ont tous d'incroyables trésors. Aucun sentiment égalitaire ne l'effleure. Peut-être aussi n'a-t-il pas faim.

Ce qui le gêne seulement, c'est l'ail. L'ail qui s'installe, subrepticement d'abord, puis insolument, infailliblement. Il sent sa curiosité qui meurt, son dégoût qui naît. Il tourne la tête vers le couloir maintenant libéré, puis, d'un geste furtif, vers la fenêtre : il lui semble qu'en évitant la vue de ce repas, il en évitera l'odeur. Mais au contraire, en la fuyant, il l'isole, et la fait mieux ressortir encore. Fade, elle pénètre jusqu'en lui, l'entoure, l'imbibe. Comme dernier recours, il tire enfin une cigarette. Alors la fumée refroidie se mêle aux relents de la viande, prend possession d'eux tous, hésite devant la porte ouverte du couloir, mais reste, et les baigne tous les huit de son amère misère.

« J'aurais dû prendre un billet de seconde », pense Antoine, découragé. « Du moment qu'il me fallait faire ce voyage... » Il se rappelle à quel petit sentiment de provocation il a cédé, au moment de partir, souhaitant d'amplifier autant que possible, aux yeux d'Elizabeth, le dérangement qu'elle lui causait. Il s'était vu arrivant, disant : « Mais oui, j'ai voyagé en troisième classe : vous savez, Elizabeth, que la vie matérielle est devenue assez difficile... » C'était là un défi de collégien, mais qui remontait sans doute à d'assez anciennes rancunes.

Il cherche dans les souvenirs du passé, et à chacun s'accroche en effet une forme de rancune. Mais il lui semble toujours qu'il y en a un autre, pire, auquel il ne pense pas encore, mais qui va aussitôt se révéler.

Les dix années qui se sont écoulées entre le mariage de son frère et sa mort, les dix années sur lesquelles Élizabeth a pesé, se resserrent comme un faisceau au sens précis, s'inscrivent toutes ensemble comme l'ombre d'un seul geste, le développement d'une seule offense, qui fut le mariage même de Denis. Maintenant plus de dix-sept ans ont passé, Michel finit ses examens, et lui, Antoine, préservé dans son célibat provincial et fidèle, il pense encore à Élizabeth comme à cette jeune fille sans distinction, sans finesse, sans gloire, que son frère — son frère aîné, son modèle, aimé et admiré — se choisissait si inexplicablement. Dans Élizabeth, ce qui indignait Antoine, c'était moins sa médiocrité elle-même, que l'inconcevable injustice qui avait fait d'elle, précisément, la femme de Denis.

« Zabeth, Babette, Beth... » Chaque jour, chaque mois, chaque année, Antoine avait espéré saisir, derrière la tranquille jovialité de son frère, la déception qui l'eût rassuré. Mais Denis était resté aveugle jusqu'à la fin. Sans qu'il fût jamais question de cela entre eux, il avait résolument donné tort au jugement fraternel. « Ma Zabeth... » La voix profonde de Denis jurait avec l'enfantillage des mots, avec l'insignifiance de la femme. Lui, Antoine, avait toujours conservé la raideur glaciale du nom entier. Il lui avait dit « Élizabeth » le jour de son mariage, et il continuait à dire « Élizabeth », mettant aux syllabes étroites comme une sévérité sectaire de janséniste intransigeant. De même il cherchait contre elle de ces menues rigueurs, de ces pointes sans grandeur, qui la tenaient à distance.

Pourtant il était là, dans ce train. Pourtant elle ne pouvait rien lui reprocher. Depuis la mort de

Denis, il n'avait manqué à aucun de ses devoirs. Elle l'avait toujours trouvé présent, et solide, tel que Denis eût pu le souhaiter. Il avait mis à cette ponctualité même comme une sorte de défi, et cherché dans sa bonne conscience un adjuvant de son mépris. Il l'avait fait aussi à cause de Michel, qui restait le fils de Denis, malgré tout.

A la pensée des problèmes graves qui peuvent s'agiter autour de la tête de l'enfant, si mal à propos devenu homme, Antoine réprime un mouvement d'agacement. La responsabilité est lourde, et il n'en accepte pas le risque sans angoisse. Il faut évidemment lui conseiller la prudence ; mais s'il veut, comme c'est probable, s'affilier à un mouvement quelconque, ou essayer de passer la frontière, faut-il l'en empêcher ? faut-il y consentir ? faut-il lutter pour en faire accepter l'idée à Elizabeth ?

A la place du gamin, lui, Antoine, il aurait pris son risque. Et Denis aussi, autrefois. Mais à présent cet enfant si désarmé, cette mère si difficile à traiter impartialement... Ce sont des responsabilités qu'il faut partager profondément ; et Antoine ne peut rien partager avec Elizabeth. Il recule devant le dilemme, comme un cheval indéfiniment ramené vers l'obstacle et toujours renaçant. La dureté des drames présents se mêle à son inconfort physique, le repousse hors de lui-même, le menace confusément. Il voudrait à la fois précipiter et retenir le temps.

Les montagnes défilent maintenant à plus vive allure. Le petit garçon, son voisin de droite, s'est levé, et, avec la permission des deux femmes vis-à-vis, est installé dans le couloir, le nez aux vitres. Les deux femmes parlent sans bruit, à petits hoche-

ments de tête sérieux. Les deux campagnards referment leur panier, avec un soin de vieux. La jeune fille lit. Chacun poursuit sa route inconnue, confié au même rythme anonyme et commun. De même qu'ils s'ignorent entre eux, de même Antoine ne désire rien savoir d'eux. L'odeur qui le gêne tisse entre eux et lui un réseau de mauvaise volonté, de rancœur. Seul le mouvement même du train et son bruit de machine au long souffle, lui paraît amical, et bienfaisant.

Il veut prendre son parti de cette longue pause du voyage. Dans la poche extérieure de son sac à dos, il attrape le livre qu'il y a placé juste avant de partir ; — livre d'histoire, choisi peut-être avec un grain d'affectation, mais aussi avec le désir de marquer une position de principe : livre d'intellectuel, livre sérieux, livre d'idées.

A présent il a conscience qu'il eût préféré autre chose, qu'il a un peu forcé son goût. Et, au lieu de lire lui-même, il tarde, et cherche à voir ce que lit sa voisine. Mais celle-ci doit sentir le regard. Elle a un mouvement sec pour tirer sa jupe vers elle, en même temps qu'elle jette vers Antoine un bref coup d'œil de réprobation. En fait, il approuve son geste ; il n'aime rien tant que la sécheresse, la propreté et la rigueur. Poliment, il se tire lui aussi vers sa place, que le départ de son petit voisin fait plus grande. Il se sent même détendu par cet incident, comme on l'est de trouver un objet propre dans une ambiance ternie. Il sourit, pensant que la jeune fille ne se doute guère de cette joie puritaine.

Mais voici qu'au croisement des deux chemins de sa pensée surgit un souvenir qui les relie, un souvenir oublié depuis des années. Il se rappelle le jour

où Denis, devant lui, a dit à Elizabeth, avec sa belle ironie amicale : « Antoine, tu sais, c'est un puritain ! ». Elizabeth venait d'entrer, portant un plateau. Elle les a regardés avec ses yeux ronds de petite femme bêtasse, et il entend encore le son de sa voix mignarde jetant : « Oh ! la vilaine chose... » Sottise, sottise... elles n'avaient jamais rien signifié, les paroles d'Elizabeth, il n'avait qu'à en rire... Mais Denis, faisant ses petits yeux, lui avait dit, presque sérieux : « Elle n'a pas tort, tu sais !... »

Denis... Comment avait-il pu trahir cette vertu autrefois sienne, s'abaisser, s'enfoncer, s'endormir à la douceur de ces vaines coquetteries ? Ah ! comme Antoine lui en avait voulu, sur le moment ! Il n'avait même pas songé, en présence d'Elizabeth, à lui répondre. Il avait pris un air faussement indulgent...

Maintenant encore, le mot mord sur lui, et l'intolérable association de ces deux êtres contre lui appelle une réponse qu'il ne trouve pas. Il a quarante ans, il est un homme, il a fait sa vie, selon son vœu et sa foi ; et il reste là, secrètement blessé par ces souvenirs de petit jeune homme : n'a-t-il donc à lui aucune stabilité, aucune certitude ?

Il éprouve que, contre une menace inconnue, il lui manque une arme quelconque ; qu'il a besoin de se défendre ; que son système réclame des arguments, ne se justifie pas de lui-même. Le malaise de sa pensée double et rejoint celui que lui procure l'odeur de l'ail.

Est-ce la perspective de revoir Elizabeth ? est-ce la trop vague méditation à quoi l'immobilité même l'invite ? est-ce la fatigue accumulée dans la presse sordide des quais de gare ? Il se sent aujourd'hui

atteint au creux même de sa fermeté d'homme, et de sa paix.

Elizabeth... En travers de sa route à nouveau, obstacle inattendu, qui ne devrait pas exister, qui devrait être méprisable, oublié. D'où vient qu'il ressurgit ainsi ? D'où vient le sens qu'il prend ? Antoine voudrait lire, mais il ne lit pas. Il se sent une espèce d'énervement inaccoutumé, comme si trop d'idées affluaient en lui. Le mouvement du train les emporte avant qu'il ait pu les fixer, les entraîne dans son dodelinement monotone et pressé, les retire. Sans cesse, elles sont derrière lui. Et l'arrêt les brise enfin, d'un coup les éparpille.

C'est le premier arrêt. Les quais s'étalent dans la lumière claire. Des gens sont venus à la gare, et s'empressent autour des arrivants. La petite route, avec la patache, évoque les arrivées de vacances, d'enfance. Mais Antoine n'a qu'un coup d'œil indifférent pour cette vie qui continue. Il est comme prisonnier dans l'étroitesse fade de son compartiment, dans la misère de sa maturité déçue. Il n'attend rien d'aucun de ces gens, rien de personne. Il n'a pour toute force que la solitude même de sa pensée.

Oui, c'est une force douloureuse, mais c'est une force, d'être resté pareil à son jugement, pur, orgueilleux, logique ; de savoir que rien ne le lie à ces quatre êtres en face de lui, à ces centaines d'êtres dans ce train, à tous ces gens sans flamme, sordides, si pareils à la vie que leur a faite leur chef d'état.

Il étend ses jambes devant lui, avec un sans-gêne de solitaire. Il ouvre son livre.

— Pardon... pardon...

C'est le jeune homme, dans le coin à droite, qui

se dirige vers le couloir ; il s'adresse à une grosse femme, montre l'intérieur du compartiment. Descend-il ? Cède-t-il sa place ? La femme vient le remplacer, l'étoffe tendue sur des fesses difformes, un cabas en faux cuir à la main. Antoine la voit entrer avec sévérité : masse robuste et envahissante, elle n'apporte que la double gêne de son passage et de sa présence.

Déjà elle a franchi les premières places, le sourire aux lèvres ; mais tandis que chacun se serre, les jambes collées à la banquette, elle revient, se ravise, tire la porte, gauchement d'abord puis plus franchement. Son derrière remplit tout l'espace entre les deux montants ; aux efforts qu'elle fait, il se soulève de biais, sans élégance. Tous la regardent. Tous pensent : « Cette femme est grosse. » Enfin elle renonce, elle tourne vers eux son visage cordial, et, pleine de candeur, elle explique, ce qu'ils savent tous :

— Elle ne ferme pas.

Antoine rentre ses jambes pour la laisser passer. Il ne lui répond pas plus qu'on ne lui a répondu tout à l'heure.

Antoine lit ou feint de lire. Le long chantonnement du train tresse dans son esprit une sorte de torpeur. Un vide, pareil à du silence, mais qui se suffit mieux à soi-même.

Distantes, mais distinctes, des phrases pénètrent jusqu'à lui, s'étalent dans son inattention, et,





ROMANCIÈRES

Simone de Beauvoir

L'Invitée

Le Sang des Autres (*en préparation*)

<i>Jeanine Bouissoumouze</i>		<i>Madéleine Bourdouxhe</i>
L'Étoile filante		La Femme de Gilles

Gabrielle Cabrini

La Résurrection des Morts

Josette Clotis

Le Temps Vert

Une Mesure pour rien

Marguerite Duras

Lucienne Favre

La Vie tranquille

Mille et un Jours

Clarisse Francillon

Chronique locale

Le Plaisir de Dieu

La Mivoie

Coquillage

Béatrice et les Insectes

Hélène Frément

On ne revient pas

Femme

Claire I

Pégonie

Jeanne Galzy

Jeunes Filles

Le Village Rêve

en Serre chaude

Pays perdu

Les Oiseaux des îles

Odette Joyeux

Agathe de Nieul l'Espoir

Paule Lavergne

Printemps

Le Maître

Jacqueline Roncey

Banine Thillet

3^{me} Classe

Nami

Edith Thomas

La Mort de Marie

L'homme criminel

Sept-Sorts

En préparation : Le Champ libre

Louise de Vilmorin

La fin des Villavide

Le Lit à Colonnes

Sainte-Unefois

Louise Weiss

LA MARSEILLAISE

I. Allons Enfants de la Patrie | II. Le Jour de Gloire

III. L'Étendard Sanglant (*en préparation*)